

Retour sur la micro-histoire, 35 ans après.

Traduction française de la préface à la réédition italienne de *L'Eredità Immateriale*

Giovanni Levi

Université Ca' Foscari, Venise

Traduit de l'italien par Béatrice Hibou

CNRS, CERI-Sciences Po

Sociétés politiques comparées, 52, septembre-décembre 2020

ISSN 2429-1714

Éditeur : Fonds d'analyse des sociétés politiques, FASOPO, Paris | <http://fasopo.org>

Citer l'article : Giovanni Levi, « Retour sur la micro-histoire, 35 ans après. Traduction française de la préface à la réédition italienne de *L'Eredità Immateriale* », *Sociétés politiques comparées*, 52, septembre/décembre 2020,
http://www.fasopo.org/sites/default/files/varia1_n52.pdf



Retour sur la micro-histoire, 35 ans après. Traduction française de la préface à la réédition italienne de *L'Eredità Immateriale*

Résumé

La nouvelle préface écrite par Giovanni Levi à l'occasion de la réédition italienne de son œuvre maîtresse, *L'Eredità Immateriale*, dont nous publions la traduction en français, revendique l'importance de concevoir l'histoire comme la science des questions générales, et non comme celle des généralisations. Elle constitue un manifeste méthodologique en faveur des principes que défend la micro-histoire depuis les années 1980, qu'aujourd'hui on peut lire en creux comme une critique des faiblesses méthodologiques de courants historiographiques plus récents, notamment de l'histoire globale et de l'histoire connectée et de la tendance à renoncer à une histoire qui part des États. Pour Levi, l'intérêt que la plupart des courants historiographiques portent à la globalisation repose sur l'idée historiciste et néolibérale selon laquelle il existerait une seule solution possible, celle d'une société capitaliste désordonnée. La limitation de l'histoire à une causalité factuelle mécanique, et plus encore sa simplification aux seules solutions qui ont historiquement prévalu, contribuent à déprécier la signification même de l'histoire. La microstoria plaide au contraire pour une histoire totale (et non globale), c'est-à-dire une histoire de la complexité des actions et des faits dans laquelle les femmes et les hommes ont été et seront les protagonistes. Ce sont des principes chers à la sociologie historique et comparée du politique dans le sillage de laquelle se situe notre revue.



Back to Microhistory, 35 Years on. French translation of the preface to the Italian re-edition of *L'Eredità Immateriale*

Abstract

SPC publishes a French translation of the new preface written by Giovanni Levi on the occasion of the Italian republication of his masterpiece, *L'Eredità Immateriale*. In his introductory note, Levi claims the importance of describing history as the science of general questions, rather than the science of generalisations. It is a methodological manifesto in favour of the principles that micro-history has been defending since the 1980s, and that can be read today as a criticism of the methodological weaknesses of more recent historiographic trends—particularly of global and connected history and of the tendency to renounce a history that starts from the states. For Levi, the interest of most historiographical currents for globalisation is based on the historicist and neo-liberal idea that there is only one possible solution, that of a disordered capitalist society. Limiting history to a mechanical factual causality, and even more its simplification to the only solutions that have historically prevailed, contributes to the depreciation of the very meaning of history. On the contrary, microhistory argues for a total (and not global) history, that is, a history of the complexity of actions and facts of which women and men have been and will be the protagonists. Such are principles dear to the historical and comparative sociology of politics, and such are the principles on which our journal is based.



Mots-clés

Globalisation ; interconnexions ; histoire totale ; micro-histoire/microstoria ; sources.



Keywords

Globalisation; interconnections; microhistory/microstoria; sources; total history.

Nous publions ici la traduction de la nouvelle préface écrite par Giovanni Levi à l'occasion de la réédition italienne, aux éditions Il Saggiatore, en 2020, de son œuvre maîtresse, L'Eredità Immateriale¹, ouvrage publié pour la première fois en 1985, épousé depuis des années, traduit en de très nombreuses langues dont l'anglais en 1988 sous le titre de Inheriting Power² et le français, en 1989, sous celui de Le Pouvoir au village³.

Cette préface constitue un manifeste méthodologique en faveur des principes défendus par la microstoria, qu'aujourd'hui on peut lire en creux comme une critique des faiblesses méthodologiques de nouveaux courants historiographiques, notamment l'histoire globale et l'histoire connectée. Il a paru important à Sociétés Politiques Comparées de la traduire et de la publier tant ces prises de position font écho à la sociologie historique et comparée du politique dans le sillage de laquelle se situe notre revue.

Nous vivons aujourd’hui dans un monde globalisé. Cela n'est évidemment pas une nouveauté, même si la globalisation actuelle a connu une progression et une vitesse beaucoup plus intenses que celles qu'a connues toute l'histoire de l'humanité, depuis que quelques Africains de l'espèce *Homo Sapiens* ont franchi mers et déserts pour s'étendre en Asie et en Europe. Mais récemment les historiens se sont sentis plus particulièrement concernés par la globalisation et, dans beaucoup de cas, suivant une mode ou une demande collective, ont dédié leurs études aux interconnexions entre les aires et les continents. Ils ont néanmoins très souvent sous-estimé le fait que les phénomènes mondiaux génèrent continument de nouvelles formes de fragmentation. Car ce qui se globalise – la réalité financière et économique, le monde de l'information, ou le mouvement d'énormes masses de personnes – ne correspond que partiellement au changement du monde et cette transformation n'a pas été accompagnée d'une autre globalisation – qui est bien plus lente – à savoir la globalisation du contrôle politique et social de ces phénomènes. Les conséquences en ont été la puissance écrasante d'un système financier tourné sur lui-même et insuffisamment attentif au soutien à l'économie réelle, un accroissement des inégalités, la formation de grands monopoles et l'échec de la diffusion du bien-être. Il faut dès lors se demander si une histoire globale qui ne soit pas aussi une histoire politique et sociale est possible et s'il est admissible que les historiens abandonnent leurs points d'observation traditionnels pour adopter une recherche historique sans ancrage précis, dans des archives et situations qui sont le fondement de notre métier, au nom d'un abandon de l'ethnocentrisme et du nationalisme. Bien que globalisation et histoire globale ne coïncident pas, il y a un aspect politique (et aussi d'importants financements) dans cet intérêt pour la globalisation : à la base, il y a l'idée historiciste et néolibérale (qui, à mon avis, prévaut aujourd’hui) selon laquelle il existe une seule solution possible, celle d'une société capitaliste désordonnée. Les praticiens de l'histoire globale suggèrent de renoncer à une histoire qui part des États, qui critique l'ethnocentrisme et qui considère un monde dans lequel les échanges culturels et économiques franchissent les frontières pour identifier les connexions entre des réalités différentes et lointaines. C'est donc un projet fortement idéologique, qui n'entend pas proposer une méthode mais une forme d'attention autre, laquelle finit par oublier des choses essentielles – par exemple le rôle toujours plus important des États – et par ne pas se distinguer de manière évidente de ce que la meilleure historiographie a déjà fait.

Quant à moi, j'ai conçu mon métier d'historien d'une autre manière, comme une recherche sur les façons dont les hommes et les femmes fonctionnent dans des contextes toujours différents bien que dans un monde connecté de multiples façons avec une intensité croissante. J'ai donc estimé que les progrès de

¹ Giovanni Levi, *L'Eredità Immateriale. Carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento*, Turin, Editions Einaudi, 1985.

² Giovanni Levi, *Inheriting Power. The Story of an Exorcist*, Chicago, University of Chicago Press, 1988.

³ Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

l'historiographie concernaient davantage les méthodes, la manière d'identifier et de traiter les problèmes que les objets étudiés. *L'Eredità immateriale* est ainsi un exercice de ce type.

Ce livre a été écrit il y a trente-cinq ans, dans une situation culturelle et politique très différente de celle d'aujourd'hui. Il a eu une longue vie, faite de discussions et de traductions en de nombreuses langues et dans de nombreux pays, ce qui fait que ces trente-cinq années ne l'ont pas vu rester inerte sur les étagères des bibliothèques. Lui aussi a nourri un débat qui s'est mêlé à la proposition d'une nouvelle méthode pour étudier et écrire l'histoire. Ce sont cette succession d'événements et cette pratique qui ont été nommées *microstoria*. La *microstoria* est une proposition méthodologique née au tout début des années 1980 et conduite dans les pages d'une revue, *Quaderni storici*, ainsi que dans une collection de livres, « Microstorie », publiée par la maison d'édition Einaudi, entre 1981 et 1991. La proposition était nette et précise : faire apparaître des problèmes pertinents et des questions dissimulées par une lecture des sources « par le haut » en changeant d'échelle de lecture des documents, des objets et des faits. Paraphrasant Robert Musil, nous voulions montrer combien de choses importantes se passent alors que rien apparemment ne se passe. Nous ne nous occupions pas de petites choses, mais nous lisions les choses avec un microscope. Ainsi, la reconstruction historique a pu être élargie pour inclure des textes très différents entre eux quant à la pertinence du phénomène empirique auquel ils sont censés renvoyer, comme une réinterprétation de la condamnation de Galilée, une relecture d'un tableau de Piero della Francesca, une analyse de la forme de la charrette dans les conflits entre colons et propriétaires, ou encore l'enquête sur la relation entre un exorciste et un petit village périphérique. Il s'agissait donc d'identifier des choses pertinentes sans pour autant prétendre généraliser les situations, les personnes ou les lieux : identifier et généraliser les questions mais en préservant la particularité de l'objet étudié, en imaginant que l'historien se place sur le plan des questions générales pouvant être posées à partir de situations différentes afin de posséder un large éventail de réponses possibles, mais toujours en préservant la particularité irréductible de chaque réalité rencontrée. Edoardo Grendi, Carlo Ginzburg, Carlo Poni, mais aussi d'autres historiens d'autres pays (par exemple Edward P. Thompson et Natalie Zemon Davis) ont été les protagonistes de cette proposition de *microstoria*.

Durant les trente-cinq ans qui ont suivi le lancement de cette proposition de méthode, la *microstoria* a continué à susciter le débat, même si cela s'est trop souvent ramené à un jeu sur l'équivoque de son nom même : pour beaucoup, micro renvoyait à l'objet, aux petites choses, au local, aux individus, au lieu d'être la méthode de lecture, le regard intense sur un point afin d'en démêler toute la complexité. Au moment où nous expérimentions cette nouvelle pratique, le monde aussi s'était transformé : le monde apparemment simple à lire, dominé par la puissance bipolaire des États-Unis et de l'Union soviétique, disparaissait, l'effondrement du système soviétique voyait une multiplication de sous-impérialismes dans une réalité certes de plus en plus interconnectée et globalisée, mais en même temps fragmentée en puissants centres locaux, en conflit entre eux. La réalité était devenue toujours moins compréhensible, toujours moins prévisible. De la même façon, l'historiographie de la période bipolaire, qui croyait en la force de valeurs et d'idées apparemment claires et lisibles et qui, par conséquent, avait imaginé un monde de solidarité sociale automatique ou d'aires culturelles homogènes, voyait s'effondrer progressivement les concepts sur lesquels reposaient les sciences sociales et l'histoire : la classe ouvrière, la classe moyenne, les jeunes, les femmes, la structure sociale, les intellectuels, la culture populaire, mais aussi la vérité et la réalité elle-même avaient perdu de leur apparente évidence. Nous nous devions de « regarder dedans », d'identifier les différences internes, de récupérer la complexité. La *microstoria* est précisément née au seuil de cette transformation, préfigurant en quelque sorte la nécessité de rompre avec les automatismes apparents et voulant mettre en évidence l'ambiguïté des idées, des conditions sociales et des configurations culturelles. Il fallait diviser en plusieurs parties ce qui avait l'air d'être un seul objet. En somme, il fallait retenir que l'histoire était faite d'une grande diversité et que nous nous devions de prendre en considération ceux qui parlaient comme ceux qui ne parlaient pas, les gagnants comme les perdants, ceux qui laissaient des documents comme ceux qui n'en laissaient pas. Notre recherche avait également été suscitée par nos déceptions, dues à la fois à la politique rigide de la gauche italienne et européenne, incapable de relire la réalité telle qu'elle avait été

transformée, et à la persistance d'une lecture structuralo-fonctionnaliste et mécanique propre à l'historiographie et, plus généralement, aux sciences sociales.

Le livre raconte l'histoire d'un exorciste naïf dans un village du Piémont au XVIIe siècle. Un seul document, en outre difficile à interpréter, m'avait suggéré d'orienter mon travail vers l'explication du comportement de l'exorciste, des attitudes des paysans qui le suivaient et qui croyaient en lui, et du fonctionnement des relations et des actions d'un petit noyau d'hommes n'ayant rien de spécial, hormis la normalité et le caractère distinct de leur mode de vie. La documentation initiale était réduite à un seul document spécifique, mais les sources étaient nombreuses si l'on se tournait vers les actes notariés qui enregistraient les décisions et les échanges des quelque 300 habitants de Santena, que ce soit entre eux ou avec le monde extérieur. C'était donc le contexte lui-même qui progressivement permettait de comprendre ce petit monde. La recherche m'a offert un point de vue très particulier, mais elle m'a autorisé à poser des questions générales applicables à d'autres réalités complètement différentes, permettant de construire un éventail indéterminé de réponses différentes. Cette manière de réfléchir suggérait à la fois des voies possibles d'enquête, sans pour autant envisager que la situation ayant alimenté les questions générales, qui avait sa particularité irréductible, doive être normalisée d'une quelconque manière. Ainsi, l'importance des relations entre vendeurs et acheteurs de terres suggérait que ce thème était particulièrement novateur. De même, la simplification, aussi inappropriée soit-elle, des problèmes m'est apparue à la base de la réussite d'un meneur confiant en la force de sa position sociale ; les relations familiales, au-delà de la cohabitation sous un même toit, ont suggéré une voie de recherche différente de celle de l'histoire traditionnelle des familles ; et ainsi de suite. Il s'agissait donc d'une expérimentation qui partait d'une critique explicite des outils habituels de l'historiographie pour proposer une méthode d'observation intense afin de compliquer le tableau, de trouver des questions pertinentes qui n'étaient pas immédiatement évidentes. Et il me semble que les lecteurs ont saisi le véritable objet du livre : son principal objet n'était certainement pas un petit pays, un exorciste un peu bête, un monde paysan limité ; c'était la façon de faire chanter les documents, de poser des questions générales sans généraliser l'objet particulier de la recherche.

À propos des documents : l'histoire trouve en eux leur principal ancrage, mais cela ne signifie pas que les sources doivent être traitées comme le seul outil d'investigation car les documents sont toujours partiels et sont différemment produits et conservés. Il revient à l'historien d'identifier les problèmes à travers lesquels les documents sont lus, dans un effort pour donner voix et présence y compris à ceux qui ne laissent qu'une documentation partielle, indirecte et limitée. Un effort donc pour que toutes les parties concernées puissent être présentées comme étant autant de protagonistes, de la façon la plus équilibrée possible, sans courir le risque de ne faire parler que les riches, les lettrés, les hommes, les membres dominants de la société. D'une certaine manière, les documents ne « parlent » que si l'on tient compte de la manière dont ils ont été produits et en leur posant des questions qu'ils ne suggèrent pas immédiatement par eux-mêmes : ce sont précisément les documents les moins immédiatement compréhensibles qui défient l'historien – mais l'aident aussi – pour s'éloigner de lectures plus faciles à accepter et à comprendre. Il existe une relation de dialogue entre l'historien et ses sources, ces dernières s'animant grâce à sa propre expérience de vie, à son imagination, à ses connaissances, à sa sensibilité, à ce qui lui semble être « normal » : autant d'éléments qui ne sont qu'indirectement liés à ce que l'historien étudie. La compréhension d'une société, d'une action ou d'un événement ne naît pas seulement des sources mais aussi et surtout de la façon dont l'historien les interroge.

Bien sûr, l'histoire est une recherche d'une vérité toujours partielle : nous, historiens, écrivons chaque année des dizaines de livres sur Charles Quint ou Napoléon, sur le monde paysan ou sur la bourgeoisie, en essayant de nous rapprocher d'une vérité toujours partielle et inépuisable. Notre travail est donc proche mais différent de celui de la littérature – avec d'autres outils et d'autres contraintes, nous essayons de décrire et de connaître des aspects de ce que l'on nomme l'humain – et, notre travail, comme dans toutes les sciences, n'aboutira jamais à une conclusion définitive, malgré l'effort de nous rapprocher au plus près de quelque chose sur lequel le dernier mot n'arrivera jamais à être dit. Il s'agit donc d'un travail sur la vérité, conscient cependant que nos conjectures sont toujours incapables d'épuiser la totalité de la réalité à laquelle nous sommes

confrontés. Dans *L'Eredità immateriale*, j'ai donc essayé aussi de rendre explicite ma façon de travailler, en dépassant le caractère péremptoire des affirmations que la rhétorique historiographique utilise souvent, afin qu'il soit évident que je construis des questions générales et que je propose des réponses uniquement valables pour la situation spécifique que je raconte.

Comme je l'ai mentionné plus haut, l'historiographie récente a été envahie de façon assez confuse par la tentative de faire de l'histoire globale, sans véritables innovations méthodologiques malgré le mérite incontestable d'avoir attiré l'attention des historiens sur des régions du monde souvent négligées et à leurs connexions. Trop de positions différentes donnent des images extrêmement diverses de ce qu'entend être l'histoire globale, et des doutes s'expriment déjà, qui suggèrent un rapprochement entre l'histoire globale et la *microstoria*. J'ai accepté avec plaisir la proposition de l'éditeur de republier cette micro-histoire avec la conviction que la méthode que j'avais alors suivie a encore beaucoup à dire, à un moment où il semble que la connaissance du passé soit considérée comme un problème secondaire, inutile ou même dangereux. Le passé conditionne un présent que l'on veut – avec beaucoup d'hypocrisie – imaginer libre de contraintes dans un processus de progrès inévitable. La limitation de l'histoire à une causalité factuelle mécanique contribue à déprécier la signification même de l'histoire ; et il en va de même de sa simplification aux seules solutions qui ont historiquement prévalu. La *microstoria* suggère au contraire de faire ressortir une histoire totale (et non globale), c'est-à-dire une histoire de la complexité des actions et des faits dans laquelle les femmes et les hommes ont été et seront les protagonistes.

Je dédie cette nouvelle édition à la mémoire d'Edoardo Grendi et à celle de Carlo Poni, amis et maîtres : la *microstoria*, eux aussi l'avaient proposée.

L'AUTEUR

Giovanni Levi est professeur émérite à l'Université Ca' Foscari de Venise. Il est l'un des principaux protagonistes de la *microstoria*. Outre *Le Pouvoir au village*, il est l'auteur de *Centro e periferia di uno stato assoluto* (1985) et a codirigé *L'histoire des jeunes en Occident* (avec Jean-Claude Schmitt, en 1996) ainsi que *Political Uses of the Past. The Recent Mediterranean Experience* (avec Jacques Revel, 2002). Le livre *Microhistorias*, que Giovanni Levi a publié en 2019 aux éditions de la Universidad de Los Andes, est un recueil de ses essais couvrant presque 50 ans de travail, qui va de la réinterprétation critique de la démographie historique à la définition progressive de la méthode microhistorique.

RÉFÉRENCES

- LEVI Giovanni (1985) *L'Eredità Immateriale. Carriera di un esorcista nel Piemonte dei Seicento* (Turin : Éditions Einaudi).
- LEVI Giovanni (1988) *Inheriting Power. The Story of an Exorcist* (Chicago : University of Chicago Press).
- LEVI Giovanni (1989) *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle* (Paris : Gallimard).